

Monsieur le Ministre d'Etat,  
Ministre de la Recherche,  
Monsieur le Représentant de l'Ambassadeur des Etats-Unis  
à Paris,  
Madame la Présidente,  
Messieurs les membres du Conseil d'Administration et du  
Conseil Scientifique,  
Mes chers amis et collègues,

C'est pour moi un grand honneur et une grande joie de me trouver parmi vous aujourd'hui, et de pouvoir exprimer de vive voix ma gratitude à la Fondation Fyssen.

Je profite également de cette occasion pour exprimer ma reconnaissance envers les personnes et les organisations qui m'ont accordé une aide inestimable. Je remercie tout particulièrement mon épouse et mes amis Hanunoo et Ifugao.

En portant son choix sur un anthropologue dont l'approche des connaissances culturelles concernant l'environnement et le comportement est fondée principalement sur un travail de terrain, la Fondation Fyssen a mis en lumière l'importance de l'ethnographie dans les sciences humaines.

Tous les progrès de l'interprétation ethnographique dépendent en fin de compte de l'information fournie in situ par ceux-là mêmes qui sont porteurs de la langue et des coutumes étudiées. J'aimerais profiter de cette occasion pour rendre un hommage tout particulier à l'intelligence, à la patience et aux compétences des collaborateurs indispensables que sont nos informateurs.

Deux de mes expériences personnelles pourront sans doute illustrer ce respect implicite pour les systèmes de connaissance indigènes et montrer pourquoi et comment une coopération étroite avec les informateurs peut s'avérer essentielle pour débrouiller les complexités que ces systèmes présentent fréquemment.

Mon premier exemple se rapporte à l'orientation dans l'espace.

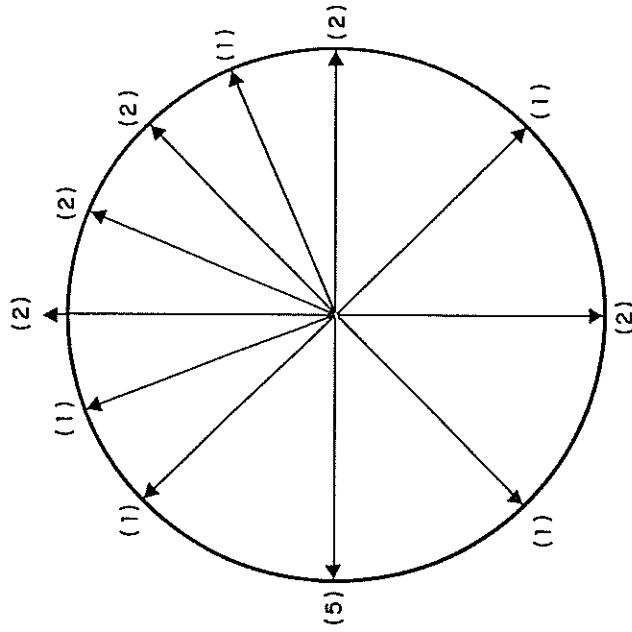
Fin 1952, alors que je vivais à Yāgaw, dans l'île de Mindoro, je dé-

couverts que mes notes se rapportant à la manière dont les Hanunoo désignaient les points cardinaux et les phénomènes météorologiques contenaient des ambiguïtés embarrassantes ainsi que des incompatibilités. A plusieurs reprises au cours des mois précédents, j'avais relevé neuf termes pour indiquer les directions. Toutefois, dans mes notes, ces termes avaient été associés de 20 manières différentes, avec 11 directions. Par exemple, le même terme avait été utilisé pour quatre directions différentes et à une même direction pouvaient correspondre jusqu'à cinq termes différents (sous forme schématique, le diagramme A indique l'importance de cette confusion).

Ainsi, une nuit, alors que la conversation d'après-dîner s'orientait sur les tempêtes récentes et les dommages occasionnés aux récoltes, je demandai à huit adultes d'écouter ce que j'avais écrit et de me dire ce qu'ils en pensaient. Alors que je lisais et expliquais mes notes, ils gloussaient et faisaient des commentaires critiques plus souvent qu'ils n'exprimaient leur assentiment. Quand j'eus terminé, Balik se pencha pour pincer la torche de résine aromatique qui se trouvait en face de nous, afin que la flamme éclaire mieux le sol en lamelles de bambou sur lequel nous étions assis, ainsi que la charpente et le toit de chaume au dessus de nous, et il dit: "Ampud- (c'est le nom qu'ils m'avaient donné et cela signifie ami) Ampud, dit-il, ne semble-pas connaître les qunum ka puqun lānit, les "six coins de base du ciel", d'où proviennent les vents principaux." "C'est vrai", déclara son fils en intervenant à son tour, et il ajouta, gestes à l'appui, lesquels projetaient des ombres gigantesques à travers la pièce: "s'il y a un kanāway, il y a également un salātan de l'autre côté du ciel." Ainsi débutèrent plusieurs heures de discussion au cours desquelles presque toutes les personnes présentes se mirent à disserter sur la logique de trois ensembles de points d'ancrage célestes d'où prennent naissance les six vents (désignés par les mêmes termes), ainsi que sur les nombreuses autres caractéristiques climatiques associées à ces positions opposées. Je fus heureux de constater que, au moins, les noms de ces six lieux figuraient parmi mes neuf termes. Les trois autres ne présentaient que peu d'importance pour l'orientation au point de vue local, vu qu'ils n'étaient pas sources de vents et qu'ils n'étaient pas considérés comme immuables quant à leur situation. Ils comprenaient deux termes descriptifs pour "là où le soleil se couche", et un pour "là où le soleil se lève".

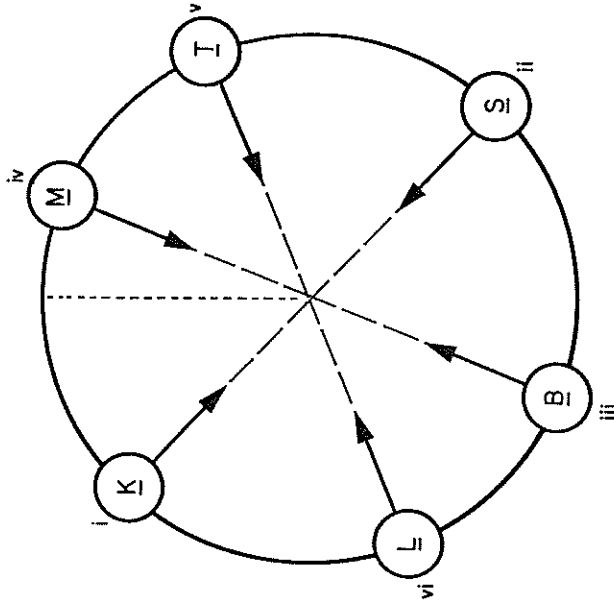
Orientation Céleste Hanunóo

A Directions présumées et nombre de termes



- 9 termes
- 11 "directions"
- 20 combinaisons séparées

B Vents venant de directions opposées



- |          |                        |          |
|----------|------------------------|----------|
| <u>K</u> | <u>kanāway</u>         | 'n.o.'   |
| <u>S</u> | <u>salātan</u>         | 's.e.'   |
| <u>B</u> | <u>gabāgat-babāyih</u> | 's.s.e.' |
| <u>M</u> | <u>qamīhan</u>         | 'n.n.e.' |
| <u>L</u> | <u>gabāgat-lalākih</u> | 'o.s.o.' |
| <u>T</u> | <u>tīmug</u>           | 'e.n.e.' |

Sans vouloir entrer dans tous les détails, cette discussion et celles qui suivirent me permirent de comprendre cette méthode d'orientation ainsi que les causes probables de mes problèmes initiaux à savoir:

- (1) une traduction isolée de son contexte naturel,
- (2) des termes similaires dans des langues apparentées, mais ayant des significations différentes,
- (3) des sens et des niveaux de signification multiples, et
- (4) des noms de vents donnés en fonction de leur origine, mais que j'avais relevés en fonction de leur direction, perturbée par l'environnement.

Comme il ressort partiellement des commentaires émis par mes amis, deux caractéristiques de ce schéma conceptuel se sont révélées, culturellement parlant, explicites: à savoir ces 6 points couplés en 3 paires parallèlement opposées, et l'ordre utilisé pour rendre compte de ces six points (illustrés par la série des chiffres romains du diagramme B). En pays hanunoo on ne "récite pas la rose des vents" dans le sens des aiguilles d'une montre; on procède en commençant par la paire la plus distincte, le kanāway et le salātan, laquelle est liée aux typhons, suivie du gabāgat-babāyil et du gamīhan, la paire à dominante de mousson opposée aux vents alizés, etc.

(Ces directions célestes sont utilisées principalement pour les mouvements météorologiques et les relevés à distance. Elles n'interviennent pas dans l'orientation terrestre, pour laquelle suffisent les directions suivant l'inclinaison et les contours, l'amont et l'aval, auxquelles s'ajoutent des références à des caractéristiques connues du terrain.)

Un contrôle ultérieur effectué auprès de Balik et d'autres personnes ainsi que de nombreuses lectures azimutales m'ont permis de mettre en évidence

- (1) un accord unanime concernant les relations spatiales contrastées entre les six points.
- (2) un accord très large concernant l'emplacement supposé de ces positions célestes principales (moins de 5% de décalage environ).
- (3) l'impossibilité de faire coïncider ou chevaucher ces points avec les points cardinaux de la rose des vents internationale.
- (4) en faisant figurer les azimuts ainsi obtenus sur un cercle, on découvre que les directions correspondent d'assez près à nos directions:

nord-nord-est,  
est-nord-est,  
sud-est,  
sud-sud-ouest,  
ouest-sud-ouest, et  
nord-ouest.

(D'où les tentatives de traduction abrégées figurant entre parenthèses au bas du diagramme B.)

(5) les caractéristiques associées qui peuvent servir à distinguer ces six vents en espace sémantique, (en plus des espaces céleste et géographique) comprennent des variantes se rapportant aux typhons, aux précipitations saisonnières, et à leur vitesse relative. Ces relations peuvent se représenter graphiquement de diverses manières; j'ai indiqué l'une d'entre elles au tableau.

Cet ensemble de six directions du vent s'intègre à l'intérieur d'un système plus complexe d'orientation écologique minimale. Ce système contient plus de 80 catégories temporelles et spatiales réparties en une douzaine de sous-ensembles similaires à l'ensemble de la direction des vents.

Je n'aurais pu, sans l'aide de Balik et de beaucoup d'autres, parvenir ne fusse qu'à une connaissance de base approximative de ces schémas culturels.

Mon deuxième exemple se rapporte à la classification ethnobotanique du riz (Oryza sativa) et à la sélection des graines à semer.

Dès mes premiers jours de travail de terrain chez les Ifugao en 1961, l'importance alimentaire et culturelle du riz m'apparut clairement. Je consacrai donc un temps considérable à glaner et emmagasiner tout ce qu'il était possible de découvrir concernant cette céréale, ses utilisations et son rôle dans la vie sociale. Je constituai un herbier et une collection de graines et me mis à planter des variétés traditionnelles et introduites. Je pris note de leurs caractéristiques visibles et signalées, ainsi que des mythes concernant leurs origines. Je pesai et mesurai les récoltes et étudiai les appellations des différentes variétés, de même que la manière dont elles étaient classées et utilisées.

Cependant, ce n'est que récemment, lorsque j'entrepris de me concentrer sur la façon dont les femmes qui sélectionnent les grains mènent à bien leur tâche, que je pus mesurer l'étendue des connaissances locales concernant le riz. Ces femmes sont des spécialistes remarquables qui manipulent de nombreuses variétés de riz, et qui à l'époque de la moisson, coupent et mettent en gerbes séparément les panicules les plus aptes à être utilisés pour les semis suivants.

Il y a quelques mois, je rassemblai un échantillonnage de 100 épillets différents que j'avais collectés depuis 1963 dans le district Ifugao centre-nord de Bayninan et dans les environs. Chaque échantillon avait, au moment de sa récolte, reçu un nom désigné par le récoltant et plusieurs des personnes qui sélectionnent les graines à semer. Alors que je passais en revue l'échantillonnage en compagnie d'Immay, une des femmes qui procédaient à la sélection des graines à semer et qui avait à l'origine participé à ce projet, je fus frappé par deux choses: son ravissement enthousiaste devant ce tableau inhabituel et la richesse des informations dont elle me gratifia concernant les appellations, les caractères distinctifs et l'histoire traditionnelle de chacune des variétés. Ce qui étonna même sa nièce, laquelle m'avait aidé de nombreuses heures à enregistrer ses commentaires sur magnétophone, fut la cohérence dans son habileté à reconnaître et à nommer les variétés qu'elle avait identifiées 20 ans auparavant. Ses appellations n'étaient pas du genre "riz brun" ou "riz long grain"; c'étaient au contraire des noms entiers de plantes ifugao, comme pāgen tinawon gan dayaqgot gan qingumallīnon gan naqagegan, comprenant quatre ou cinq éléments lexicaux et représentant autant de niveaux ou rangs dans le système hiérarchique local de classification des plantes.

Je réalisai bientôt que les connaissances sur la conservation et l'amélioration des variétés adaptées à la région, que ces femmes possédaient et se transmettaient, en les paraisant, depuis des générations, méritaient que l'on s'y intéressât de plus près.

C'est dans ce but que plusieurs de mes collaborateurs ifugao et moi-même, commençâmes à prendre, pendant deux semaines, des notes détaillées sur ce qu'Immay et d'autres spécialistes nous disaient concernant les

plants qui poussaient, les bottes stockées et les échantillons de grains à semer que nous étions en train d'examiner.

Une idée de l'étendue et de la complexité de ce sujet peut être obtenue à partir de la liste des termes distincts et spécialisés que nous avons relevés au cours de cette période, termes qui distinguent:

- plus de 50 parties dans un plant du riz.
- plus de 70 utilisations spécifiques, en supplément de la nourriture de base.
- plus de 125 techniques utilisées pour la culture, le stockage, et le traitement.
- plus de 250 caractéristiques pertinentes dans la distinction des variétés.

La mise au point de ce lexique de base sur le riz devint une compétition, de laquelle, malgré mes abondantes notes de terrain, je ne sortis que piètre second comparé aux véritables experts. Parmi ces centaines de concepts différents, ceux particulièrement qui ont trait à la description, certains ne sont utilisés facilement et à bon escient que par les spécialistes en sélection. Par contre, tous les agriculteurs ifugao connaissent bien les ramifications écologiques et sociales de cet ensemble d'informations complexes. Ceci n'est démontré plus clairement nulle part ailleurs que dans les multiples manières de classifier le riz.

Dans un sens plus général, le terme pāge ("riz") désigne un type de plante de base qui contraste avec quelques 630 autres. Au niveau le plus bas et le plus fin des différenciations, ils existe plus de 75 sous-types spécifiques de pāge bien connus et portant un nom différent. D'autres classifications comprennent celles utilisées pour mesurer le riz récolté (8 unités, allant de une à 2.500 bottes), le traitement des grains (10 sortes de "en bottes" à "riz bouilli"), la distinction entre les produits dérivés les plus courants (7 sortes, de "paille de riz" à "riz décortiqué"), et dans la spécification des étapes de croissance (15 sortes, de "semence" à riz fraîchement récolté). D'autres distinctions importantes dans la classification sont fondées sur les utilisations économiques et rituelles

fréquentes, ainsi que sur des caractéristiques physiques telles que la robustesse générale des plantes, la tendance à s' égrainer et la glutinosité. Organisées suivant des principes différents et servant à des fonctions diverses, ces classifications s'enchaînent, se chevauchent d'une façon qui renforce et intègre ces connaissances dans une structure cohérente. Ce n'est pas seulement un nombre restreint de caractères morphologiques mais l'ensemble de ces connaissances qui, pendant des siècles, ont servi à la sélection et à l'amélioration variétale du riz en pays ifugao.

A partir d'expériences similaires à celles que je viens de présenter, - et fort probablement similaires à celles que vécurent de nombreux collègues qui composent cette assemblée - j'en suis arrivé à apprécier à leur juste valeur les connaissances et la perspicacité des informateurs que j'ai eu le privilège de connaître et avec lesquels j'ai eu la joie de travailler. Ils ne se sont pas seulement bornés à répondre à mes questions mais sont devenus des collaborateurs, critiques et interprètes d'autres mondes culturels. Agrémentés bien souvent d'enthousiasme, d'humour et d'esprit, leurs actes, leurs paroles, leur compréhension partagée des relations sociales de l'environnement, ont fait de ce travail une entreprise passionnante sur le plan intellectuel.

Ces considérations touchant à leur fin, j'aimerais mettre l'accent sur plusieurs points qui me semblent dériver directement du genre de recherche anthropologique dont je viens de vous entretenir:

1. Les comportements humains les plus contrastés, y compris l'utilisation de la langue, reflètent des variations culturelles plutôt que des différences psychologiques profondes dans les capacités cognitives.

2. Afin d'éviter une homogénéisation prématurée des connaissances, qui masquerait ces variations, il faut se saisir des problèmes énormes que présentent la traduction et l'observation des cultures, et faire progresser l'analyse des structures culturelles internes.

3. Beaucoup des sociétés humaines possèdent d'amples informations sur leur environnement naturel et social. Pour être capable d'interpréter



de manière adéquate les relations culturelles qui existent entre ces phénomènes, il faut souvent faire preuve d'une connaissance approfondie de l'environnement et des faits et problèmes matériels.

4. Dans l'analyse des systèmes de connaissance locaux, il est essentiel de distinguer la réception sensorielle de la perception culturelle.

En acceptant ces principes et guidé par des informateurs talentueux, il devient difficile de ne pas ressentir la beauté logique interne de nombreux systèmes culturels complexes et l'universalité de la créativité humaine.